

LA CHARITE

Ce n'est pas seulement avec son argent qu'on fait la charité et ceux qui se contentent d'envoyer une offrande à leur maire ou à leur curé, pour voir leurs noms inscrits sur une pompeuse liste, n'ont pas fait la charité : la charité sainte et sublime qui soulage les déshérités, ouvrent les petits et les vieux qui ont froid, et redonne courage aux désespérés !

Tous, nous pouvons faire l'aumône, si ce n'est avec notre or, au moins avec notre cœur.

Connaissez-vous la jolie légende de la Vieille et les trois jeunes filles ?

Un jour d'hiver qu'il avait beaucoup neigé, une pauvre vieille, au bord d'une route, se tenait appuyée sur un gros bâton.

À peine vêtu de mauvais haillons qu'à la bise secouait, prête à défailir de froid et de faim, son cou ridé n'était même pas garanti, et toute frissonnante, elle semblait ne pouvoir faire un pas de plus ; la nuit tombait et les villages étaient encore loins.

Trois jeunes filles vinrent à passer en se tenant par le bras, chantant et babillant, ayant dans les yeux la bonté, la jeunesse et la gaieté.

La charité ! si l'un d'eux, dit la vieille d'une voix presque éteinte en tendant sa main tremblante.

La première s'arrêta et, voyant cette misère si lamentable, n'hésita pas : elle donna une belle pièce blanche qu'elle tenait serrée dans sa main et destinée à payer un joli ruban pour orner sa coiffe du dimanche.

La Vieille la remercia avec un sourire radieux et doux, malgré sa vieille bouche pâle et édentée.

La seconde jeune fille dit avec élan :

Comme vous devez avoir froid ma pauvre femme !

Et rapidement elle ôta l'épinglette qui retenait à son cou un joli fichu bleu de laine bien chaude, et le mit au cou de la vieille qui gr lottait.

Le ciel vous récompensera, ma charitable enfant dit la pauvre femme avec une voix douce comme un son de harpe.

La troisième jeune fille, qui était presque encore un enfant les yeux mouillés de larmes, toute confuse, murmura :

Je n'ai ni argent, ni fichu à vous donner, ma bonne mère ! et ouvrant ses deux bras elle entourna la vieille tête de la pauvre femme et sans se soucier de ses rides jaunes, de ses yeux éteints de ses cheveux mêlés, elle l'embrassa de toute son âme, l'étreignant contre son cœur.

Tout à coup la vieille se trouva instantanément changée en une belle jeune femme d'une idéale beauté.

Elle apparut toute resplendissante de pierreries et de fleurs. Son lourd bâton neveux s'était transformé en une baguette enguirlandée de roses.

Dans son autre main on la fillette avait mis une piécette blanche brillaient maintenant de nombreux louis d'or.

Le fichu bleu s'était transformé en un merveilleux collier éblouissant de richesse.

Tiens, mignonne, dit-elle à la pr mière qui lui avait fait l'aumône, voici pour te rendre un million de fois les coquetteries que tu m'as sacrifiées de si bon cœur. Et elle lui donna les piécettes d'or qui résonnèrent en emplissant les mains et les poches de la jeune paysanne.

Puis s'adressant à sa compagne :

Pour toi qui as eu pitié de ma souffrance et qui sans songer

au froid pour toi-même, m'as convertie si généreusement, voilà mon collier, il est unique au monde et vaut la fortune d'un nabab.

Puis s'arrêtant, la fée regarda longuement avec une tendresse infinie la troisième qui restait toute humiliée de n'avoir rien donné :

Enfant chérie, lui dit elle, toi que ma misère et ma vieillesse ont attirée, sois bénie ! Pour toi, qui m'as donné les baisers de ton cœur et la tendresse qui réchauffe, pour toi, voilà ma promesse : Demain le fils du roi passera ici ; tu le trouveras beau, jeune, bon et brave. Il deviendra amoureux de toi, t'aimera jusqu'à la mort !

Toutes trois avaient été charitables et bonnes, la fée avait su les récompenser, mais c'est à celle qui lui avait donné de son cœur qu'elle promit le plus grand des biens ; l'amour d'un cœur fidèle !

Maintenant que je vous ai conté la légende, voici la vérité :

La bonne fée a existé et elle vit encore, elle habite faubourg Saint-Denis, dans une grande maison fort peuplée où l'on travaille du haut en bas, du matin au soir, et bien souvent du soir au matin !

La bonne fée qui demeure là s'appelle Mme Dubois, elle a presque quatre-vingts ans. Elle est pâle, de cette pâleur des vieux qui ont beaucoup souffert et dont la vie a été une suite interrompue de luttes, de privations et de souffrances.

Le sang semble couler à regret sous son pauvre visage si ridé et si flétri !

Elle habitait, il y a deux ans, tout en haut de la grande maison, et lorsqu'on était arrivé au sixième étage, il fallait encore grimper une sorte d'échelle pour arriver à la petite chambre lambrissée qu'elle habitait sous les toits et souffrant tout à tour de la neige glaciale et du soleil brûlant.

La mère Dubois était revenue. Dès cinq heures du matin, elle partait aux Halles et achetait selon la saison des fleurs des fruits ou des légumes, puis se mettait à parcourir les rues.

Maintenant la pauvre vieille était bien affaiblie et ne sortait presque plus, obligée pour vivre de puiser dans le petit, très petit trésor, des piécettes lentement et durement amassées, et elle se demandait angoissée si sa vie ne durerait pas plus que sa fortune.

Mais il y avait eu des mortelles saisons des jours de malchance et la fortune n'était pas venue.

Maintenant la pauvre vieille était bien affaiblie et ne sortait presque plus, obligée pour vivre de puiser dans le petit, très petit trésor, des piécettes lentement et durement amassées, et elle se demandait angoissée si sa vie ne durerait pas plus que sa fortune.

Elle avait au-dessous d'elle pour voisine Mlle Madeleine, une jeune fille employée dans une maison de commerce et dont tout le monde (même la concierge) disait le plus grand bien.

Madeline était la jeunesse en fleur, elle était jolie, fraîche et gaie ; la mère Dubois l'entendait parfois chanter, et cette voix sonore et insouciant qui donnait de la joie comme un rayon de soleil entrant par sa lucarne, et lui faisait oublier sa misère et sa vieillesse.

Madeleine n'était pas seulement gaie et jolie, elle était surtout admirablement bonne.

Un jour, ayant entendu dire que la mère Dubois était malade et ne pouvait plus descendre, elle alla trouver sa vieille voisine.

C'était bien triste, là ; bien lamentable ! Sur un petit lit de fer, la mère Dubois était couchée toute secouée par une toux rauque.

On m'a dit que vous étiez malade, je viens voir si vous avez besoin de quelque chose... je

suis votre voisin... Si vous le voulez, je vais aller vous faire vos petites commissions ? Et puis il ne faut pas rester à tous-ser comme cela, il faut voir un médecin.

Merci, ma bonne demoiselle, je n'ai pas besoin de médecin, j'ai la maladie dont on ne guérit pas j'ai quatre-vingt ans !

—Et moi, je veux aller vous chercher un médecin, et tout de suite !... mais on gèle ici ! je vais d'abord vous faire un peu de feu.

—Mais petite provision de charbon est épuisée, je crois.

—Je vais descendre en chercher chez moi.

Quelques minutes plus tard, un bon feu clair répandait sa joyeuse chaleur ; puis, après avoir partagé avec la malade sa tasse de lait du matin, Madeleine courut chez un docteur dont elle avait entendu vanter le talent.

—Il était temps de m'appeler, dit-il en s'en allant ; cette pauvre femme commence une plursie ; il lui faut les plus grands soins.

Pendant quinze jours la courageuse enfant veilla sa malade, lui donnant toutes ses heures de repos et liberté, la réconfortant par de douces et encourageantes paroles.

—Ma chère enfant, lui dit la mère Dubois quand elle fut mieux, vous auriez peut-être bien fait de me laisser mourir.

Que dites vous là ? C'est très mal !

Que voulez vous que je devienne, cette maladie m'a encore affaibli, je n'ai plus d'argent, je ne suis bonne à rien, faut-il donc que j'aille à l'hôpital ou que je m'endie ?

Ne suis-je pas là, moi, dit la brave enfant, je suis seule au monde depuis l'âge de dix ans ; je sors d'un orphelinat, je n'ai personne à aimer, c'est bien triste parfois ; vous serez ma grand-mère !

Que vous êtes bonne, ma mignonne ; moi aussi je suis seule au monde.

Vous ne vous êtes pas mariée ? interrogea Madeleine.

Jamais je n'ai voulu, et pourtant, dit la vieille en souriant, dans la nuit des temps je n'ai pas été plus l'aide qu'une autre ; mais voyez-vous, dit-elle en reprenant une voix triste, j'ai aimé un beau garçon une fois, et un mois avant le jour où nous devions nous marier, il m'a quittée pour faire la cour à une autre qui était riche, je n'ai jamais pu l'oublier, ni croire à un autre... .

Et c'était étrange et touchant de voir la pauvre vieille encore émue à ces souvenirs d'amour !

Madeline fit comme elle l'avait dit, elle adopta la mère Dubois.

Elle sacrifia bien des coquetteries, veilla très tard le soir ; puis, comme les deux chambres à payer coûtaient une grosse somme, elle descendit le lit de la mère Dubois dans sa chambre trouvant un bonheur à sentir près d'elle un être qui l'aimait ; mais le malheur voulut que la mère Dubois eut une rechute.

Il fallut des médicaments coûteux, du feu jour et nuit, une nourriture choisie. Madeleine épuisa vite ses économies.

Vous devriez la mettre à l'hôpital, cette vieille, lui disait tout le monde.

Jamais cela, répondait la jeune fille.

Mais elle ne pouvait suffire aux frais de la maladie, elle fit tous ses efforts sans pouvoir arriver à payer deux termes de son modeste loyer.

Un soir, elle rentra très rouge, très confuse presque pleurant.

Qu'avez-vous, mon enfant, qui vous fait ainsi de la peine ?

Un soir, elle rentra très rouge, très confuse presque pleurant.

Qu'avez-vous, mon enfant, qui vous fait ainsi de la peine ?

Ah ! nous sommes bien malheureuses, ma pauvre grand-mère ! La concierge vient de me dire qu'on allait nous donner congé si je ne paye pas dans les huit jours !... Que faire ?... On va tout vendre ici ?

Ma pauvre enfant, c'est moi qui suis cause de tout cela !... Pourquoi ai-je accepté votre dévouement ?... Ah ! que ne suis-je morte plutôt !

Ne me faites pas plus de peine encore. Pouvez-vous laisser ainsi toute seule ?... Ayons courage !

Oui, ayons courage ! reprit la pauvre vieille.

Mais toutes deux avaient l'âme désespérée : la lumière fut vite éteinte et la tête cachée dans l'oreiller pour ne pas être entendues, elles pleurèrent longtemps en s'étouffant. Le lendemain, quand Madeleine fut partie, la mère Dubois se leva, se fit belle, c'est-à-dire tira d'une malle une robe de mérinos amarante de forme antique, un chapeau boiteux à fond jaune et un bonnet noir à rubans bleus.

Quand elle fut habillée elle descendait mais ces pauvres jambes trop faibles trahirent sa volonté ; à peine arrivée au bas de l'escalier, sa tête tourna, elle chancela, et dut entrer défaillante chez la concierge.

Je voulais, dit-elle, aller trouver M. le propriétaire, mais je n'en ai pas la force, vous le voyez ; je vous en prie, suppliez-le de venir me parler, aujourd'hui même.

C'est-y pour le payer ? demanda la concierge ; en ce cas, j'ai là deux quittances ?

Non, c'est pour lui parler.

C'est que monsieur ne se dérange pas comme ça et surtout pour ceux qui ne payent pas.

Vous lui direz que j'ai à lui dire des choses très graves et très pressées.

La mère Dubois remonta à grand-peine, désespérée de son impuissance.

La journée lui sembla interminable. Enfin, vers le soir on frappa à la porte.

Un beau jeune homme apparut, il avait une figure fraîche et gaie, une voix douce, des yeux noirs et bons.

C'est vous monsieur le propriétaire ?

Je suis son fils, madame, mon père est très occupé, il n'a pu venir et m'a envoyé chez vous à sa place ; vous aviez à lui parler ?

Ah ! mon bon monsieur, écoutez moi avec votre cœur, ayez pitié d'une vieille femme bien malheureuse ; ce n'est pas pour moi que je vous supplie, c'est pour une brave enfant, si bonne si dévouée pour moi !

Ne vous tourmentez pas ainsi, ma bonne dame, et dites moi vos peines.

Alors, avec tous les détails, la mère Dubois conta le dévouement de Madeleine, sa tendresse, ses sacrifices constants, elle parla de son courage, et de son travail obstiné et pourtant insuffisant.

Madeline rentra et les surprit.

Elle recula étonnée voyant un étranger.

Le jeune homme aussi la regardait, admirant sa beauté radieuse, sa grace et sa modestie.

Ne craignez rien, madame, dit-il à la mère Dubois, je plaiderai votre cause auprès de mon père elle est gagnée d'avance.

Le lendemain il revint apporter les deux quittances comme si elles avaient payées, mais ne voyant pas Madeleine, il prolongea sa visite et l'attendit.

Elle le remercia avec effusion, lui disant qu'elle se considérait toujours comme sa débitrice.

Il demanda seulement la permission de revenir, attiré par tout ce qu'il savait de cette belle

jeune fille qui était si bonne, si courageuse et si simple.

L'amour vint bientôt après l'admiration, un amour profond renversa tous les obstacles, et la maman Dubois, comme dans la légende, fut la fée qui annonça à Madeleine qu'elle aurait le plus grands des biens : un mari au cœur fidèle qui l'aimerait éternellement, parce qu'elle avait fait la charité !

JACK MORAND

DEDIE AUX GOURMETS :

Description d'un repas chinois, trouvée dans un roman du général Tchong-Ki-Tong :

On servit d'abord des crevettes sèches avec des œufs conservés depuis plus de vingt-cinq ans et qui acquièrent, dans la croute de chaux qui les enveloppe, une saveur et une finesse très appréciées des amateurs. Virent alors des gésiers et des foies de poulet à la sauce noire une assiette de jambon fumé était posée devant Di-Y, indiquant ainsi, suivant la coutume, que le jeune homme était assis à la place d'honneur. Des pousses tendres de bambou, légèrement passées à l'eau bouillante et arrangées en salade et des fruits secs et confits complétèrent la liste des hors-d'œuvres par lesquels on commence le repas, mais qui restent sur la table et dont chacun se sert quant il lui plaît. On but le premier verre de vin de riz ; puis apparurent des ailerons de requin-hé entre tous.

La servante présenta ensuite des pigeons aux moelles préparés au bain-marie avec lesquels on but de ce délicieux potage de sids d'hironnelles, dont l'Europe commence à apprécier la saveur.

Une espèce de crème, avec une sauce aux champignons conservés, précédés des choux fleurs au jambon et un plat de crabes au piment ; on n'avait utilisé que la partie la plus délicate de la chair du crustacé, celle que se trouve dans les grosses pinces.

Le couple heureux se monta alors. Le mets était appelé, je crois, pour ma part, que les heureux sont plutôt les dévorants que les dévorés, se compose d'un canard et d'un poulet entiers, avec lesquels on sert du pain recuit au brin-marie, de façon à éviter la formation de croustes dures, et qu'on trempe dans le jus.

Plusieurs plats suivirent encore ; enfin après que chacun se fut régalé de la lèche, de pêches plates particulières à cette province, et de tranches fines de canne à sucre, l'on servit les trois grands bols traditionnels et le riz, mets auxquels on ne touche point et dont l'apparition signale la fin du repas.

AVIS AU PUBLIC

1. Payez ce que vous devez pendant que dans votre gousset somme assez d'argent pour le faire.

2. Ayez le courage de vous passer de ce dont vous n'avez pas besoin, quel que soit votre désir de vous le procurer.

3. Ayez le courage de parler quand il convient de le faire, et de vous taire lorsque la prudence l'exige.

4. Ayez le courage de faire un testament, et que ce testament rende justice à tous les intéressés.

5. Ayez le courage de dire à un homme pourquoi vous ne lui prêtez pas votre argent.

6. Ayez le courage de rompre avec la connaissance qui vous plaît le plus, sitôt que vous devenez convaincu qu'elle manque de principes.

7. "Un ami doit supporter les défauts de son ami".

8. Ayez le courage de montrer que vous respectez l'hospitalité et l'honnêteté sous quelque aspect qu'elle se présente et que vous méprisez la fourberie d'où qu'elle vienne.

9. Ayez le courage de payer votre abonnement tout de suite.

Ces principes sont essentiels dans la vie, et chacun devrait les observer.

Ripans Tabules best liver tonic.

POUR RIRE

Un avocat plaidé contre un dentiste : Messieurs, dit-il au commencement de sa plaidoirie, il me sera facile de résumer les débats ; on devait nous mettre pour cinq cents francs de dents, ou nous met dedans pour cinq cents francs. Là est tout le procès.

Comment, ma chère, vous êtes restée toute l'après midi au jeudi de madame X.....

Où on disait tant de mal de ceux qui sortaient, que je n'ai jamais osé partir de peur de passer par les mêmes reproches.

Un ménage bien assorti. Monsieur fait une scène terrible à madame qui finit par lui dire :

Veux tu taire ton bec ? Alors l'héritier présomptif, qui n'a encore rien dit, s'écrie : C'est bien vilain de dire : ton bec, en parlant de la gueule de papa.

Gavroche entre chez le boulanger : Avez vous encore du pain rassis ?

Oui, mon ami

Tant pis pour vous, fallait le vendre quand il était tendre !

Un Joli mot du journaliste :

Deux réceptions ont eu lieu pour les préparatifs d'un mariage qui n'a pas réussi ; l'un des bails, dit notre confrère, ont été échangés sans résultat !

Noel Noel

AYEZ-VOUS de vous procurer Une bonne montre.

Une belle chaîne de montre, Une jolie épinglette, Une magnifique paire de boutons à poignets.

Voici Noël qui approche. Achetez-les. Cadeaux, J'ai reçu un bel assortiment de bijoux que je vendrai à des prix qui vous étonneront.

Venez-me-voir. L. S. PERRY, Tignish, D.C. 7 93 3ms

SPRING IS COMING

You need to keep your feet dry. Good hand made boots, made with good stock, will give you satisfaction. My hand made boots will stand the wet.

I have a large stock on hand. Ladies should have their feet encased in stylish hand made boots. Ladies should have dry feet at this unhealthy season.

FISHERMEN'S BOOTS

Good Stock, Good work, Low prices.

I have also an assortiment of First class harness which I will sell at cost, to clear for spring importations.

Call and see me, you will get Bargains.

J. Albert BRENNAN, Tignish, P. E. Island.

PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS, COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has the largest circulation of any scientific work in the world, \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the houses, with plans, and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

BRIGHTEST AND BEST LADIES' STANDARD MAGAZINE

Issued Monthly. Illustrates in splendidly executed Art Fashion Engravings the very latest and newest designs in Ladies', Misses' and Children's Garments, Millinery, Trimmings, Household Decoration and Upholstery; Cooking and Domestic Receipts. Subscription price only 10 cents per year. Sample copies, 5 cents. Send Money Order or Bank Draft to Standard Fashion Co., 245 W. 14th St., New York.

Send for free samples of LADIES' STANDARD MAGAZINE with catalogue. Send the name of the Standard Fashion Co., 245 W. 14th St., New York City.

Ripans Tabules relieve nausea.

Ripans Tabules relieve headache.